Daniela Berti & Gilles Tarabout, eds, *Etnosistemi*,
2003, 10 : *Terra, territorio e società nel mondo indiano*
Roma, CISU Edizioni, 2003, 155 p., ill.

Silvia Vignato

Édition électroniqueURL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2309>

DOI : 10.4000/lhomme.2309

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 546-548

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Silvia Vignato, « Daniela Berti & Gilles Tarabout, eds, *Etnosistemi*, 2003, 10 : *Terra, territorio e società nel mondo indiano* », *L'Homme* [En ligne], 177-178 | 2006, mis en ligne le 12 avril 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2309> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2309>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Daniela Berti & Gilles Tarabout, eds, *Etnosistemi*, 2003, 10 : *Terra, territorio e società nel mondo indiano*

Roma, CISU Edizioni, 2003, 155 p., ill.

Silvia Vignato

- 1 DANS CE BEAU NUMÉRO monographique de la revue italienne *Etnosistemi*, intitulé *Terra, territorio e società nel mondo indiano* (« Terre, territoire et société dans le monde indien »), Daniela Berti et Gilles Tarabout, éditeurs de l'ouvrage, s'attachent à démontrer que, contrairement à ce qui s'est écrit dans la littérature spécifique, l'étude du territoire et de la localité en Inde constitue une étape nécessaire pour la recherche anthropologique régionale contemporaine. Dans leur introduction, D. Berti et G. Tarabout passent en revue, avec précision et finesse, les argumentations qui ont mené et mènent toujours de nombreux indianistes à considérer le territoire comme un concept non pertinent dans la compréhension de la société hindoue, sinon indienne. Il doit bien s'agir d'interprétations puissantes encore que figées, remarquent les deux auteurs, pour que les anthropologues négligent d'étudier la terre et ses utilisations sociales et politiques chez des populations où l'agriculture est pratiquée depuis des millénaires.
- 2 Parmi ces stéréotypes interprétatifs figure d'abord l'idée que pour les hindous, la caste et la parenté sont prioritaires dans l'appréhension et la construction du monde social, par rapport au territoire ; idée que D. Berti et G. Tarabout font remonter aux travaux de Louis Dumont (pp. 3-4) si éclairants (et critiqués) sur d'autres sujets, mais jamais sur ce thème-là (*Ibid.*).
- 3 Continuant leur analyse, les auteurs signalent qu'une interprétation littérale de la conception universaliste de la royauté hindoue, faisant du roi le souverain du cosmos et non d'un territoire en particulier, vide de sens l'idée de frontières donc de territoire défini. Or, remarquent D. Berti et G. Tarabout, il ne faut pas confondre la théorie du pouvoir avec sa pratique, pour laquelle les frontières ont un poids déterminant en Inde comme ailleurs.

- 4 C'est toujours autour de la royauté que tourne une autre interprétation qui semble inébranlable : le royaume, en Inde, serait constitué par une série d'imbrications relationnelles entre le roi et ses sujets plutôt que par la relation de la société au territoire. Ce dernier perdrait ainsi tout intérêt pour les études anthropologiques. Mais D. Berti et G. Tarabout soulignent qu'on ne peut pas penser l'histoire de l'Inde en utilisant le concept politique d'État-nation moderne essentiellement défini par son territoire, sans gommer toute autre logique territoriale, et que ce qu'il faut étudier ce sont bien ces diverses façons de s'approprier la terre existant avant et pendant l'État indien contemporain.
- 5 C'est précisément ces logiques territoriales qui font l'objet de cet ouvrage collectif, dont les contributions constituent une excellente argumentation pour soutenir l'hypothèse avancée. Partant de présupposés spécifiques et hétérogènes, chaque article aide à définir le territoire comme un objet de pensée et de discours d'un bout à l'autre de l'Inde, à la fois chronologiquement et topographiquement.
- 6 Le sanskritiste Michel Angot (pp. 10-27) montre comment l'apparition de la localité dans les textes fonde le passage d'une idéologie védique, au brahmanisme et à l'hindouisme en général. Toutefois, comme l'auteur le remarque, le mouvement pérenne des divinités védiques, et le caractère provisoire de leurs lieux de sacrifice ne sont pas incompatibles avec les divinités hindoues habitant des endroits précis. Il s'agit bien, selon M. Angot, d'une tension entre deux pôles, et non d'un remplacement historique, du moins pour ce qui concerne les textes examinés.
- 7 La même relation entre divinité d'énergie et divinité de lieu est analysée par Gérard Colas (pp. 29-41) du point de vue de l'élaboration et de la différenciation de la notion de propriété privée dans des textes sanskrits et des épigraphes des premiers siècles de notre ère. G. Colas montre que la donation de certains lots de terrain à certaines divinités, ou encore aux prêtres à leur service, est attestée dans les textes dès l'époque de Mathura (III^e-II^e siècle avant J.-C.). Or, souligne l'auteur, cela montre deux attitudes complémentaires : le vide des lieux des rituels aniconiques d'inspiration védique, dont les sites sont éliminés après l'accomplissement de la cérémonie, et la constitution d'un patrimoine foncier, avec ses rentes et ses droits, au nom des divinités.
- 8 C'est dans la période allant du XI^e au XIV^e siècle de l'ère chrétienne que Phyllis Granof (pp. 43-55) situe son étude sur l'interaction entre lignages monastiques jaina et localités. L'auteur en conclut que dans la création des regroupements jaina, la localité primait sur d'autres facteurs d'agrégation tels que la religion choisie, la typologie des rituels à l'intérieur d'une religion donnée, ou bien encore la filiation réelle. Mais ces travaux concernent le seul cadre historique et idéologique. Ils sont suivis, dans le volume, d'une série d'articles ethnographiques où « le territoire » prend une dimension concrète.
- 9 Caterina Guenzi et Sunit Singh examinent la terre au sens propre comme matière à la fois objet et moyen de divination pour les astrologues de Bénarès (pp. 56-65). Ce texte particulièrement détaillé et riche de courts-circuits symboliques (la terre de la maison villageoise est, par exemple, mieux considérée dans l'examen des lieux que la saleté des appartements de ville, car elle vient « de l'intérieur » et non de « l'extérieur » comme la saleté) décrit la conceptualisation par le rituel d'un lien précis entre chaque personne, chaque groupe et la terre qu'ils cultivent ou qu'ils habitent. L'influence lente et réciproque des deux matières vivantes (terrestre et humaine) est connue des astrologues, tout comme la possibilité d'agir, grâce aux rituels, sur l'une ou sur l'autre.

- 10 Caroline et Filippo Osella (pp. 66-81) se penchent sur les relations entre les groupes sociaux, leurs maisons et le type de terrain sur lequel elles sont construites au Kerala. La terre, selon les auteurs, devient rapidement ancestrale dans cette région, du fait de la tradition funéraire qui veut qu'on laisse toujours une partie des restes humains sous terre. En raison de ce lien direct unissant la maisonnée et son habitat, la différence entre les terrains périodiquement inondés par les crues, où habitent et travaillent les basses castes, et les jardins plus élevés où habitent les propriétaires fonciers et les brahmanes, est symbolique et structure le tissu social.
- 11 Au Bengale occidental, chez les Santal non hindous, Pier Giorgio Solinas (pp. 82-90) présente une situation où deux (voire trois) groupes revendiquant le pouvoir sur le village de Garra célèbrent, pour ce faire, des rituels foncièrement identiques. À parité de cérémonies, c'est la différenciation des lieux sacrés qui identifie chaque groupe, justifiant et rendant réelle une ancienne querelle dynastique.
- 12 La relation entre la mort et le territoire est à nouveau au premier plan dans l'article de Gérard Toffin (pp. 91-101). Les sociétés funéraires newar (Népal), préposées au bon déroulement des cultes rendus aux divinités du panthéon local ainsi qu'à la prise en charge des funérailles des personnes, combinent un principe de parenté (les patrilignages) et de localité (la circonscription divine de résidence). G. Toffin montre ainsi que, dans ce contexte, la classe d'âge et la résidence importent beaucoup plus que la caste.
- 13 Pour revenir au Kerala, Gilles Tarabout creuse la relation entre forme politique et gestion locale socialisée des terrains. Grâce à l'étude historique de la querelle entre les royaumes de Travancore et de Cochín au sujet des droits de propriété foncière et rituelle sur le temple d'Annamanada, l'auteur montre l'évolution chez les Keralais d'une notion de propriété d'abord indissociable d'autres critères – de caste, d'utilisation, de droits lignagers, de droits ou devoirs rituels, ce qui incite G. Tarabout à parler d'un « trop de territoires » (p. 107) – mais aujourd'hui en adéquation avec la définition moderne de la propriété, où le propriétaire a un droit absolu, dans les limites des lois collectives, sur son terrain.
- 14 Cette attention à la relation entre pouvoir politique, territoire et rituels est aussi au cœur de l'article de Daniela Berti, analyse d'une remarquable clarté sur le pouvoir divin et sa contrepartie humaine et locale dans huit villages de l'Himachal Pradesh. Les divinités locales, argumente D. Berti, changent dans le temps, mais la définition de leurs territoires a une telle importance que non seulement elle a servi, par le passé, de critère de répartition pour le paiement des impôts, mais aujourd'hui encore, elle constitue la base des circonscriptions électorales.
- 15 L'Inde comme territoire national unifié est finalement au centre du dernier article de cet ouvrage. Analysant deux vidéos de propagande du BJP, parti conservateur au pouvoir à l'époque de son écrit, Christiane Brosius montre comment des concepts d'espace déjà familiers aux Indiens – la terre sacrée, la topographie sacrée et les suggestions coloniales du paysage – sont manipulés à des fins électorales. Une définition précise des frontières de l'Inde nationale apparaît dans ces films, qui permet aux activistes du BJP de créer une impression de menace venant de l'Autre (surtout le Musulman) pour les Indiens-hindous, désignant ainsi le BJP comme sauveur.
- 16 Tout en situant ces articles dans des contextes diversifiés, cet ouvrage riche d'un point de vue ethnographique, historique et textuel, n'a aucune peine à montrer la cohérence

de son objet, comblant ainsi un vide méthodologique dans les études régionales. L'Inde, en effet, y est traitée comme n'importe quel autre lieu du monde – littéralement – c'est-à-dire comme un ensemble relationnel de personnes, terres et esprits. Le résultat est extrêmement intéressant et présenté d'une façon brillante. Cette ouverture des études indiennes aux contributions méthodologiques et théoriques des ethnographies d'autres parties du monde, invoquée dès l'introduction par les éditeurs de l'ouvrage, ne peut qu'être saluée. On n'oubliera pas non plus le fait que le texte, publié en italien, apporte une contribution à la connaissance de l'anthropologie asiatique dans un pays où la recherche est, en ces jours, si lourdement pénalisée.